

# BLAGNAC, QUESTIONS D'HISTOIRE



Carte envoyée du front à Blagnac par un père à sa fille (août 1915)

Le monastère des cisterciennes pendant la guerre 14-18  
1914, déjà blessé à vie  
Firmin Pons, citoyen d'honneur de Blagnac  
Le patrimoine héraldique de l'église St-Pierre  
Au fil d'une enfance  
Severo, le petit sandalier de Mauléon  
Robert Caussat et le maquis d'Esténos  
Il y a vingt ans l'Airbus A300-600ST

AG  
149

# Le monastère des cisterciennes de Blagnac pendant la guerre de 1914-1918

En <sup>(1)</sup>1903, les religieux avaient été expulsés de France et l'affaire semblait close, lorsqu'en 1914 le dossier des congrégations fut à nouveau mis à l'ordre du jour. Les cisterciennes de Blagnac apprirent qu'elles recevraient sous peu un décret d'expulsion. Elles se démenèrent pour trouver un refuge dans divers pays, mais les difficultés étaient grandes. Enfin, un bâtiment leur fut proposé dans des conditions acceptables au Pays de Galles, près de l'île de Caldey. Elles attendaient donc les événements avec un esprit plus tranquille.



◀  
L'hôpital  
complémentaire

## Un hôpital improvisé pour des blessés français

Mais il arriva toute autre chose que ce que les sœurs prévoyaient et le Pays de Galles fut oublié. Le 2 août 1914 en effet, l'Allemagne déclarait la guerre à la France et franchissait les frontières. Les événements se précipitèrent. Les bénédictines de Paris demandèrent

si quelques sœurs pouvaient trouver refuge à Blagnac. Ce que les cisterciennes acceptèrent de grand cœur. Elles logèrent donc six sœurs dans le château. Ce ne fut pas tout. L'abbesse, Mère Louise, écoutant son cœur et son sens patriotique, demanda les permissions nécessaires pour installer un hôpital militaire bénévole dans une partie du couvent. L'offre fut acceptée par le gouvernement et une cloison fut construite pour séparer les locaux réservés aux blessés des lieux où les sœurs s'étaient repliées. Les sœurs cédèrent un cloître, l'hôtellerie, la porterie, le secrétariat, etc., et se replièrent sur le château. Elles installèrent des lits un peu partout : greniers, paliers, etc., se trouvant mieux logées que les soldats ne l'étaient dans les tranchées. Elles préparaient à l'intérieur de leur clôture les repas pour les soldats blessés et lavaient leur linge.

Deux sœurs donnaient des soins aux blessés, aidées par deux autres sœurs de la Compassion de Toulouse. Des infirmières bénévoles se joignirent à elles, sans compter les infirmiers militaires et deux servantes qui faisaient le ménage. Un médecin Major avait la responsabilité des malades. Toute l'organisation était l'œuvre de l'abbesse. Tout au long de la guerre, les blessés français arrivèrent. Ils se montraient très courageux lorsqu'ils devaient repartir au front. Leurs familles venaient les voir, parfois de très loin ; elles étaient hébergées à l'hôtellerie du monastère.



## Un espion allemand

Un jour arriva à l'hôpital un haut dignitaire de l'Église orthodoxe russe... de l'Ordre des Prémontrés. Il s'agissait du Père Johannes, comte Fartowski, abbé Prémontré. Curieusement, personne ne s'étonna de voir un religieux d'un Ordre catholique se dire orthodoxe. Il avait été prisonnier des Allemands. S'étant évadé, il parcourait les pays alliés pour recueillir aumônes et renseignements. À Toulouse, il avait été bien reçu à l'évêché, selon ses dires. L'aumônier du monastère lui fit visiter l'Église et l'hôpital, lui montrant tout ce qu'il était possible de voir. L'Abbé de passage à Toulouse eut les honneurs de L'Express du Midi. L'article a été conservé dans les archives.

*UN PRISONNIER RUSSE — Après la victoire de Gumbinnen, fait prisonnier par les Allemands, le P. Johannes, comte de Fartowski, put s'échapper et nous raconte ce qu'il a vu en Prusse.*

▲ **La salle capitulaire où étaient installés les lits des blessés - collection BHM**

*Les hasards de la guerre ont conduit hier à Toulouse un témoin et une victime de la campagne russo-allemande sur les champs de bataille de Prusse orientale ; nous avons pu nous entretenir avec ce témoin à la haute personnalité duquel nos lecteurs feront confiance, puisque ce distingué et vénérable fugitif n'est autre que le R.P. Johannes, comte de Fartowski, docteur en droit canon, abbé du monastère de Kllémentoff, de l'Ordre des Prémontrés, en Pologne russe, présentement aumônier dans l'armée du général Rennenkampf.*

*C'est dire quelles intéressantes choses a vues le R.P. Abbé, quelles souffrances il a endurées, au cours de sa captivité à Soessen (Allemagne). Le digne prélat, après avoir suivi la marche triomphale des Russes, en Prusse orientale, après les victoires de Eydkunnen et de Gumbinnen, dut revenir sur ses pas, quand les Allemands, émus de l'avance de nos alliés, se décidèrent à distraire une importante partie des forces de Belgique et à les diriger contre les Russes. Demeuré en arrière avec une ambulance, le R.P. Johannes fut fait prisonnier à Tannenberg (Prusse Orientale) le 16 août. Sans aucun ménagement, il fut jeté, en compagnie du personnel de l'ambulance, dans un wagon à bestiaux hermétique et véhiculé ainsi pendant trois jours dans cette obscure prison roulante sans autre nourriture qu'un morceau de pain noir excessivement dur.*

*On arriva à Spandau, près de Berlin, puis à Doeberitz, non loin de la capitale, où l'aumônier russe put voir des soldats français méridionaux, prisonniers de guerre, misérablement traités.*

*Là, le personnel de l'ambulance dut passer la nuit en plein air, dans une prairie, et on le dirigea le lendemain sur Soessen, son lieu définitif de captivité. Ni la haute dignité du prisonnier, ni sa respectable robe de bure blanche, ni sa croix pectorale, ni sa calme dignité ne trouvèrent grâce devant ses geôliers. On dépouilla le R.P. Abbé de tout ce qu'il possédait, jusqu'à sa croix pectorale en or, jusqu'à son anneau d'or orné de la symbolique améthyste. Les prisonniers étaient logés dans une écurie militaire dont les hôtes étaient à la guerre; une fétide litière de paille leur servait de couche. Quelques-uns souffraient atrocement. Le R.P. Abbé s'interposa et demanda pour l'un d'eux de l'aspirine.*

*“ — De l'aspirine ? s'exclama l'officier ainsi sollicité ; une bombe, oui, pour vous, vous pouvez crever !... ” Et, joignant le geste à la parole, cet immonde individu, qui avait saisi le fusil d'une sentinelle, porta un violent coup de*

*crosse dans la poitrine de l'abbé, qui tomba évanoui et se ressent encore de cette commotion.*

*Dans l'infect réduit où les prisonniers étaient cantonnés, les curieux étaient admis à les visiter moyennant un droit d'entrée de 0,50 fr. On achetait en même temps le droit de les molester et de les outrager. Car les visiteurs, se montrant du doigt les pauvres détenus, les désignaient ainsi : "Tiens, voilà un chien de Russe, voilà une brute française, un cochon d'Anglais !..."*

*Il y eut mieux : au cours d'un transfert local, le cortège des prisonniers traversant la ville fut assailli, par la population ameutée, à coups de pierres. Les protestations élevées en faveur de la Croix-Rouge finirent cependant par atteindre les Allemands et l'ambulance dont faisait partie le R.P. Johannes fut remise en liberté et reconduite en Suisse.*

*Et le R.P. Johannes est amené à nous parler de la Pologne, dont la libération s'approche.*

*"Cette libération, elle l'aura chèrement payée, car aujourd'hui tout le pays est à feu et à sang. Les Allemands se sont montrés plus cruels, plus destructeurs en Pologne qu'en Belgique. Les villages sont rasés, les habitants martyrisés, les villes splendides comme Kalish ne sont plus qu'un monceau de ruines. Dans cette vieille cité, berceau de la Pologne, la fureur des Allemands s'est exercée avec acharnement contre la belle cathédrale Saint-Joseph qui datait du huitième siècle <sup>(2)</sup>, et où furent sacrés tous les rois.*

*Ceci n'a pas empêché l'empereur de se donner comme le libérateur de la Pologne, comme le champion de la civilisation, mieux, comme l'envoyé de Dieu."*

*Notre interlocuteur nous confirme cette singulière intervention de Guillaume dans le culte de la Vierge de Czestochowa, la basilique de Lourdes des Polonais. "Le Kaiser effrontément a fait déclarer et publier qu'il était d'accord avec la Vierge pour faire cette guerre sainte. Des centaines de mille tracts ont été imprimés à Berlin en toutes langues sur ce sujet ; on y voit les portraits du Kaiser, de Léon XIII et de la Vierge de Czestochowa entrelacés, les soldats les ont répandus en Pologne, jusqu'aux avions qui les ont laissés tomber par centaines sur les villages. Tant de ruines, tant de désolations ne vont pas cependant sans un ferme espoir de jours meilleurs et de victoires. L'armée russe aura raison de Guillaume, de ses hordes, et de ce pauvre vieillard François-Joseph que le Kaiser a dupé et mené à sa guise. Les troupes du*

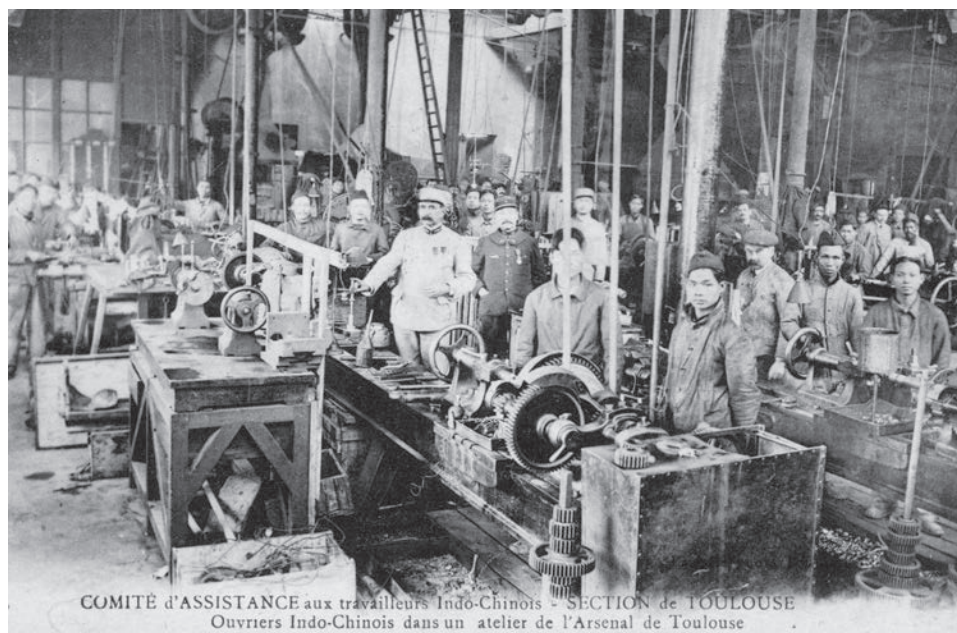
*tsar sont innombrables, bien armées, bien ravitaillées, et elles se battent avec un courage inlassable. L'artillerie est puissante, elle l'a prouvé ; le fantassin russe est le plus endurant du monde, quant à la cavalerie slave, elle est très nombreuse. Ce ne sont pas seulement les Cosaques qui la composent, mais des centaines de régiments de dragons, de chasseurs, de lanciers... Et nous parlons un peu des cosaques, naturellement. Ils ont donné des leçons d'humanité aux Allemands, nous déclare le R.P. Johannes, car dans aucun des villages de Prusse qu'ils ont conquis ils n'ont commis d'exactions. Ce sont de fiers soldats, voilà tout. Cela n'empêche pas les Allemands d'en avoir une peur extraordinaire et de les traiter avec la dernière sévérité quand par hasard des cavaliers démontés tombent entre leurs mains. Ainsi les Cosaques faits prisonniers ont été internés à Berlin dans la prison cellulaire de Tegel et maintenus enfermés dans des cachots. Quelques chevaux cosaques, dont le maître était tué, ont été capturés par les Allemands. Or ces fiers animaux se sont montrés indomptables. On n'a pu rien en faire dans l'armée allemande, ni les monter, ni les atteler ; ils ne connaissent que le cosaque leur maître. L'administration militaire a dû les vendre à l'encan.*

*Et nous prenons congé de notre distingué interlocuteur, sur cette déclaration, dont la signification n'aurait pas dû échapper aux Allemands. Les bêtes elles-mêmes ne veulent pas d'eux. »*

Le digne personnage quitta le monastère en laissant sa carte de visite. Ce n'est que plus tard, sur la Côte d'Azur, qu'un incident donna l'éveil : ayant à dire la messe en public, il s'avéra totalement ignorant du latin... ! On finit par savoir qu'il était un espion allemand, qui visitait en France les hôpitaux, les établissements divers, etc.

### **Des malades annamites**

Vers 1917, l'administration militaire cessa d'envoyer des blessés français. Elle dirigea sur Blagnac des malades annamites, jeunes gens employés dans les usines de guerre où ils souffraient beaucoup. Mobilisés de force, ils avaient la nostalgie de leur pays. Éprouvés par le changement de climat et de nourriture, beaucoup tombaient malades et arrivaient en surnombre dans les hôpitaux de Toulouse.



Les plus malades, généralement tuberculeux, furent envoyés à Blagnac, et la communauté les accueillit sans se plaindre du danger de contagion. La mortalité parmi eux était effrayante. Les sœurs se réjouissaient des baptêmes qui furent administrés dans leur hôpital par leur aumônier : dix-huit au total. Ils faisaient partie de ceux qui désiraient ardemment ce sacrement. Après une préparation plus ou moins longue selon leur état de santé, ils étaient tout heureux d'être baptisés, alités quand ils allaient trop mal ou dans l'église debout et vêtus de blanc. Des disputes s'élevaient aussi parfois, parmi les Annamites, qui dégénéraient en batailles sanglantes. Il fallut parfois en enfermer l'un ou l'autre dans une pièce fermée à clef. Un Indo-chinois menaçait un chrétien de le tuer.

L'hôpital était chauffé, mais ces Asiatiques souffraient quand même du froid. Quand ils virent tomber la neige pour la première fois, à travers les vitres, ils dirent : « Neige, tue Annamites. » Il y eut vingt-et-un décès. Les corps étaient enterrés au cimetière de Blagnac. Comme pour "Joseph" décédé le 10 mai 1917, l'enterrement avait lieu

▲ Annamites au travail - collection Jacques Sicart

► Plaque sur le mur du cimetière



le lendemain. Une centaine d'Annamites de l'Arsenal de Toulouse suivait le convoi ainsi qu'un officier de l'Arsenal et quelques messieurs d'un Comité de Bienfaisance aux Annamites. Les camarades du défunt offraient de nombreuses couronnes en fleurs naturelles ou artificielles. Sur chaque tombe, les sœurs dressaient une croix ou une stèle — selon leur religion —, avec le nom écrit à la peinture.

Le nom des Annamites décédés au monastère est conservé dans les annales du monastère :

NGUYEN THUAN, né à DONG-HOI, décédé le 4 février 1917 (stèle)  
 LI-VAN-KY, décédé le 6 février 1917 (stèle)  
 TRAN QUAN HOAN, né à Co-Dang, décédé le 15 février 1917 (stèle)  
 DUONG VAN PHUNG, né à Luong-Dien en 1889, décédé le 16 février 1917 (stèle)  
 DONG NGOC THANH (JOSEPH), né à HANOI en 1889, décédé le 10 Mai 1917 (croix)  
 NGUYEN VAN DAT, né à DANG-CO, décédé le 31 mai 1917 (BENOÎT croix)  
 PHAM VRUONG (ALBERT), né à TRUNG-NGN en 1883, décédé le 2 juin 1917 (croix)

PHAM DUONG (LOUIS), né à THANH HOA en 1881, décédé le 4 Juin 1917 (croix)

DANG VAN GUI, né à VO DONG en 1881, décédé le 28 juin 1917 (baptisé secrètement par l'A. Reverdy

LE VAN PHONG (JACQUES), né à HUYNH DUE en 1887, décédé le 28 juin 1917 (croix)

NGUYEN KY (GABRIEL), décédé le 28 juin 1917 (croix)

DOM HUAM DINH (ROBERT), né à THUONG CHUC en 1895, décédé le 11 juillet 1917 (croix)

LE VAN CHUNG (ALBERIC), né à VONG HUYEN NGOAI en 1894, décédé le 18 juillet 1917 (stèle)

NGUYEN VAN MUI (ANTOINE), né à CHOQUAN en 1886, décédé le 20 juillet 1917 (croix)

DO VAN GIANG (THOMAS),né à NGAI AM en 1890, décédé le 29 juillet 1917 (croix)

LE TUNG (DOMINIQUE), né à LAC CAO en 1882, décédé le 12 août 1917

NGUYEN HIEN (ETIENNE), né à BAO THUNGEN en 1894, décédé le 14 août 1917

TRINH DINH CAT (JEROME), né à DAO YEN en 1885, décédé le 24 août 1917

DUONG VAN NHAM (MATHIEU) né en 1891 à QUANG XA, décédé le 22 septembre 1917

NGUYEN VAN GIENG (MICHEL), décédé le 5 octobre 1917

NGUYEN VAN DANH (JEAN) décédé le 12 octobre 1917.

### L'accueil de fugitifs

Avant la fin de la guerre, l'administration militaire retira les malades et les infirmiers : le risque de contagion pour la communauté était trop grand. Les locaux restèrent vacants quelque temps. Et soudain, il fut question d'y installer des troupes. Pour empêcher ce projet, l'abbesse proposa au gouvernement belge de recevoir une communauté religieuse obligée de fuir. Le télégramme venait de partir quand la préfecture envoya des émissaires pour examiner les lieux dans le

but d'y installer des familles de réfugiés. Dès qu'ils entendirent parler de l'offre faite au roi des Belges, ils se retirèrent. C'est ainsi que le 29 juin 1918, arrivèrent un groupe d'orphelines accompagnées des sœurs de la Sainte Obéissance.

Des personnes fuyant les régions envahies arrivaient sur Blagnac. Les derniers moines restés à Igny arrivèrent un beau matin : ils avaient dû fuir en toute hâte, emportant seulement les vases sacrés et un ballot. Depuis Reims, ils avaient voyagé debout, entassés avec une foule de fuyards dans un wagon à bestiaux. Par eux, les sœurs apprirent de tristes nouvelles : les Allemands avaient livré bataille à Fismes (3 août au 1<sup>er</sup> septembre 1918) ; le Mont des Cats avait été détruit, le Pas-de-Calais envahi.

Les religieuses du monastère avaient pris une grande part à « l'effort de guerre » durant ces terribles quatre années.

**Soeur Marie-Ancilla**

### SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Annales des Cisterciennes

- Fonds Blagnac

- Monastère des Dominicaines à Lourdes

### NOTES

<sup>(1)</sup> L'article a été fait à partir des annales des cisterciennes.

<sup>(2)</sup> Anachronisme : Mieszko I<sup>er</sup> est le premier souverain converti au catholicisme, à la fin du X<sup>e</sup> siècle...